

FERNAND BRAUDEL

2x

LA MÉDITERRANÉE
ET LE
MONDE MÉDITERRANÉEN
A L'ÉPOQUE DE PHILIPPE II

Seconde édition revue et augmentée

TOME 2

1966

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, boulevard Saint-Michel, PARIS

Première édition : Paris, Armand Colin, 1949.

Seconde édition revue et augmentée : Paris, Armand Colin, 1966.

Trad. italienne : Turin, Einaudi, 1953, seconde édition 1965.

Trad. espagnole : Mexico, Fondo de Cultura, 1953.

Trad. anglaise (*sous presse*) : Londres, Routledge and Kegan Paul.

Levant, mais de l'Afrique du Nord. En réalité, la flotte espagnole avait appareillé contre Alger. On espérait surprendre¹ le grand port barbaresque, mais, une fois de plus, le temps allait trahir toutes les espérances. Le manque d'audace du chef aidant, l'armada dut faire demi-tour. Dès le 14 septembre, l'ambassadeur français² en Espagne annonçait l'échec de la flotte, qu'on « publie être advenu par une tempête qui l'a assaillie à quatre lieues de là où il prétendait descendre, laquelle a tellement escarté et fracassé leurs galères qu'ils ont été contraints de rompre leurs desseins ». Est-ce là une occasion manquée à ajouter à la liste déjà longue des occasions manquées par la Chrétienté contre Alger, avant 1830 ? C'est au moins ce qu'on pensa à Rome où le duc de Sessa indiquait combien sa Sainteté lui avait « montré de peine pour la disgrâce survenue à la dite armada »³. Le Saint-Père pensait surtout que la diversion vers l'Afrique avait empêché une fructueuse intervention dans le Levant... Ainsi, au début du XVII^e siècle, retrouve-t-on curieusement ces éternelles querelles entre Espagnols, préoccupés de l'Afrique, et Italiens, attentifs à l'Orient.

Remarquons que cette expédition — et c'est en quoi elle est révélatrice de l'heure méditerranéenne — si elle avait réussi, n'aurait abouti qu'à une simple guerre locale. La flotte espagnole n'aurait pas rencontré la flotte turque. La grande guerre des escadres, des galères renforcées et des galions ne réussit pas à reprendre possession de la mer. Au delà des circonstances, des hommes, des calculs, des projets, un courant général, puissant, hostile, s'oppose à leur coûteuse remise en place. A sa façon, la décadence de la grande guerre est comme le signe avant-coureur de la décadence même de la Méditerranée qui assurément se précise et devient déjà visible, avec les dernières années du XVI^e siècle.

La mort de Philippe II, 13 septembre 1598⁴

Dans le récit des événements du théâtre méditerranéen, nous n'avons pas cité, en son lieu et place, un événement pourtant sensationnel, qui courut la mer et le monde : la mort de Philippe II, survenue le 13 septembre 1598, à l'Escorial, au soir d'un long règne qui avait paru interminable à ses adversaires.

Omission ? Mais la disparition du Roi Prudent a-t-elle signifié un grand changement de la politique espagnole ? Vis-à-vis de l'Orient, celle-ci (la tentative du vieux Doria contre Alger, en 1601, n'y changera rien) demeurera prudente à l'excès, peu désireuse d'un conflit ouvert avec les Turcs⁵. Des

1. A. d'AUBIGNÉ, *op. cit.*, IX, p. 401 et sq.

2. Henri IV à Villiers, Fontainebleau, 27 sept. 1601, *Lettres... op. cit.*, p. 48.

3. Sessa à Philippe III, Rome, 6 oct. 1601, A. N., K 1630.

4. La source narrative la plus détaillée est celle du P. de SEPULVEDA, *Sucesos del Reinado de Felipe II*, p.p. J. ZARCO, *Ciudad de Dios*, CXI à CXIX. *Historia de varios sucesos y de las cosas* (éd. Madrid, 1924). Parmi les récits d'historiens contemporains, Jean CASSOU, *La vie de Philippe II*, Paris, 1929, p. 219 et sq. et Louis BERTRAND, *Philippe II à l'Escorial*, Paris, 1929, chap. VII, « Comment meurt un roi », p. 228 et sq.

5. La présence de Joan de Segni de Menorca à Const. nous est encore signalée par une de ses lettres à Philippe II, 3 nov. 1597, A. N., K 1676. A la veille de la Guerre de Trente Ans, tentative des Impériaux pour libérer l'Espagne définitivement de cette charge ou mieux de ces menaces, action à propos du baron Mollart. En 1623, la négociation entre les mains de Giovanni Battista Montalbano, le projet d'une paix perpétuelle avec les Turcs et d'un détournement des épices par le Proche Orient, avec l'aide même des Polonais. Cf. H. WÄTJEN, *Die Niederländer... op. cit.*, p. 67-69.

agents espagnols continueront leurs intrigues à Constantinople, pour y négocier une impossible paix et s'employer efficacement à éviter les heurts... Quand on parlera de guerre, ce ne sera que contre les Barbaresques, guerre limitée, on le voit. Il n'y a même pas eu de changement décisif de l'Espagne elle-même. Seules continuent à agir les forces depuis longtemps à l'œuvre. Nous l'avons dit notamment à propos de ce que l'on a appelé la réaction seigneuriale du nouveau règne. Tout est continuité ; même, malgré sa lenteur à s'accomplir, le retour à la paix qui s'impose après les efforts désordonnés mais puissants des dernières années du règne de Philippe II. La paix de Vervins de 1598 est l'œuvre du roi défunt, la paix anglaise tardera six ans (1604), la paix avec les Provinces Unies plus de onze ans encore (1609). Mais l'une et l'autre sont portées par le mouvement antérieur.

Rien de plus révélateur de l'énigmatique figure de Philippe II que sa mort admirable, racontée souvent et avec tant de pathétisme que l'on hésite à en reprendre les détails émouvants. A coup sûr, la mort d'un roi et d'un chrétien, singulièrement assuré de la vertu des pouvoirs intercessionnaires de l'Église.

Aux premières douloureuses attaques du mal, en juin, malgré l'avis des médecins, il s'était fait transporter à l'Escorial pour y mourir. Il lutta pourtant contre l'affection septicémique qui devait l'emporter après cinquante-trois jours de maladie et de souffrances. Cette mort n'est pas du tout sous le signe de l'orgueil, cette divinité du siècle réformé¹. Le roi ne vient pas à l'Escorial pour y mourir solitaire ; il vient là où sont les siens, ses morts qui l'attendent, et il y vient accompagné de son fils, le futur Philippe III, de sa fille l'infante qui va partir pour les Flandres, des Grands de l'Église et des Grands de ce monde qui le suivront au cours de sa passion. C'est une mort aussi accompagnée que possible, aussi sociale, aussi cérémonieuse peut-on dire, au meilleur sens du mot. Ce n'est pas l'Orgueil, ce n'est pas la Solitude ni l'Imagination, comme on l'a dit, mais l'appareil familial, l'armée des Saints, la nuée des prières qui entourent ses derniers instants, en une procession ordonnée qui, en soi, est une belle œuvre d'art. Cet homme dont on a tant dit que sa vie avait consisté à distinguer le temporel du religieux, que ses ennemis ont, sans vergogne, noirci sous les calomnies les plus absurdes, que ses admirateurs ont auréolé un peu vite, c'est dans le droit fil de la vie religieuse la plus pure qu'il est à comprendre, peut-être dans l'atmosphère même de la révolution carmélitaine...

Mais le souverain, la force d'histoire dont son nom a été le lien et le garant ? Comme elle déborde l'individu solitaire et secret qu'il fut ! Historiens, nous l'abordons mal : comme les ambassadeurs, il nous reçoit avec la plus fine des politesses, nous écoute, répond à voix basse, souvent inintelligible, et ne nous parle jamais de lui. Trois jours durant, à la veille de sa mort, il confessa les fautes de sa vie. Mais ces fautes, comptées au tribunal de sa conscience, plus ou moins juste dans ses appréciations, plus ou moins égarée dans les dédales d'une longue vie, qui pourrait les imaginer à coup sûr ? Là se situe l'une des grandes questions de sa vie, la surface d'ombre qu'il faut laisser à la vérité de son portrait. Ou mieux, de ses portraits. Quel homme ne change pas au cours de sa vie ? Et la sienne fut longue, mouvementée, du portrait du Titien qui nous présente le prince dans sa vingtième année, au terrible et émouvant tableau de Pantoja de la Cruz, qui nous restitue, à la fin du règne, l'ombre de ce qu'il fut...

1. Jean CASSOU, *op. cit.*, p. 228.

L'homme que nous pouvons saisir, c'est le souverain faisant son métier de roi, au centre, à la croisée des incessantes nouvelles qui tissent devant lui, avec leurs fils noués et entrecroisés, la toile du monde et de son Empire. C'est le liseur à sa table de travail, annotant les rapports de son écriture rapide, à l'écart des hommes, distant, méditatif, lié par les nouvelles à l'histoire vivante qui se presse vers lui, de tous les horizons du monde. A vrai dire, il est la somme de toutes les faiblesses, de toutes les forces de son Empire, l'homme des bilans. Ses seconds, le duc d'Albe, plus tard Farnèse aux Pays-Bas, Don Juan en Méditerranée, ne voient qu'un secteur, leur secteur personnel dans l'énorme aventure. Et c'est la différence qui sépare le chef d'orchestre de ses exécutants...

Ce n'est pas un homme à grandes idées : sa tâche, il la voit dans une interminable succession de détails. Pas une de ses notes qui ne soit un petit fait précis, un ordre, une remarque, voire la correction d'une faute d'orthographe ou de géographie. Jamais sous sa plume d'idées générales ou de grands plans. Je ne crois pas que le mot de Méditerranée ait jamais flotté dans son esprit avec le contenu que nous lui accordons, ni fait surgir nos habituelles images de lumière et d'eau bleue ; ni qu'il ait signifié un lot précis de grands problèmes ou le cadre d'une politique clairement conçue. Une véritable géographie ne faisait pas partie de l'éducation des princes. Toutes raisons suffisantes pour que cette longue agonie, terminée en septembre 1598, ne soit pas un grand événement de l'histoire méditerranéenne. Pour que se marquent à nouveau les distances de l'histoire biographique à l'histoire des structures et, plus encore, à celles des espaces...

CONCLUSION

Voilà vingt ans bientôt que ce livre circule, est mis en cause et à contribution, critiqué (très peu), loué (trop souvent). J'ai eu l'occasion, en tout cas, dix fois pour une, de compléter ses explications, de défendre ses points de vue, de réfléchir sur ses partis pris, de corriger ses erreurs. Je viens de le relire sérieusement, pour le mettre à jour, et je l'ai largement remanié. Mais il est évident qu'un livre existe en dehors de son auteur, qu'il a sa vie personnelle. Il est possible de l'améliorer, de le surcharger de notes et de détails, de cartes et d'illustrations, non de le changer radicalement. Souvent, à Venise, un navire acheté hors de la ville y était révisé soigneusement, complété par des charpentiers habiles, il n'en restait pas moins tel navire, sorti des chantiers ou de Dalmatie ou de Hollande, et toujours reconnaissable au premier coup d'œil.

Malgré le labeur prolongé du correcteur, les lecteurs de ce livre, dans son édition ancienne, le reconnaîtront sans peine. Sa conclusion, son message, sa signification restent les mêmes qu'hier. Il se présente, sur ces années ambiguës des débuts de la modernité du monde et à travers l'immense scène de la Méditerranée, comme la mise en œuvre d'un nombre très considérable de documents neufs. Il est, en outre, une sorte d'essai d'histoire globale, écrite selon trois registres successifs, ou trois « paliers », j'aimerais mieux dire trois temporalités différentes, le but étant de saisir, dans leurs plus larges écarts, tous les temps divers du passé, d'en suggérer la coexistence, les interférences, les contradictions, la multiple épaisseur. L'histoire, selon mes vœux, devrait se chanter, s'entendre à plusieurs voix, avec cet inconvénient évident que les voix se couvrent trop souvent les unes les autres. Il n'y a en pas toujours une qui s'impose en solo et repousse au loin les accompagnements. Comment pourrait-on apercevoir alors, dans le synchronisme d'un seul instant, et comme par transparence, ces histoires différentes que la réalité superpose ? J'ai essayé d'en donner l'impression en reprenant souvent, d'une partie à l'autre de ce livre, certains mots, certaines explications, comme autant de thèmes, d'airs familiers communs aux trois parties. Mais la difficulté, c'est qu'il n'y a pas deux ou trois temporalités, mais bien des dizaines, chacune impliquant une histoire particulière. Leur somme seule, appréhendée dans le faisceau des sciences de l'homme (celles-ci au service rétrospectif de notre métier), constitue l'histoire globale dont l'image reste si difficile à reconstituer dans sa plénitude.

I

Nul ne m'a reproché l'annexion, à ce livre d'histoire, d'un très large essai géographique, par quoi il commence, conçu comme hors du temps, et dont les images et réalités ne cessent d'affleurer de la première à la dernière page de ce gros ouvrage. La Méditerranée, avec son vide créateur, la liberté étonnante de ses routes d'eau (son libre-échange automatique, comme dit Ernest Labrousse), avec ses terres diverses et semblables, ses villes issues du mouvement, ses humanités complémentaires, ses hostilités congénitales, est une œuvre reprise sans cesse par les hommes, mais à partir d'un plan obligatoire, d'une nature peu généreuse, souvent sauvage et qui impose ses hostilités et contraintes de très longue durée. Toute civilisation est construction, difficulté, tension : celles de Méditerranée ont lutté contre mille obstacles souvent visibles, elles ont utilisé un matériel humain parfois fruste, elles se sont battues sans fin, à l'aveugle, contre les masses énormes des continents qui enserrant la mer Intérieure, elles se sont même heurtées aux immensités océaniques de l'Indien ou de l'Atlantique...

J'ai donc recherché, selon les cadres et la trame d'une observation géographique, des localisations, des permanences, des immobilités, des répétitions, des « régularités » de l'histoire méditerranéenne, non pas toutes les structures ou régularités monotones de la vie ancienne des hommes, mais les plus importantes d'entre elles et qui touchent à l'existence de chaque jour. Ces régularités sont le plan de référence, l'élément privilégié de notre ouvrage, ses images les plus vives et l'on peut en compléter l'album avec facilité. Elles se retrouvent, comme intemporelles, dans la vie actuelle, au hasard d'un voyage ou d'un livre de Gabriel Audisio, de Jean Giono, de Carlo Levi, de Lawrence Durrell, d'André Chamson... A tous les écrivains d'Occident qui ont, un jour ou l'autre, rencontré la mer Intérieure, celle-ci s'est proposée comme un problème d'histoire, mieux de « longue durée ». Je pense comme Audisio, comme Durrell, que l'antiquité elle-même se retrouve sur les rivages méditerranéens d'aujourd'hui. A Rhodes, à Chypre, « observez les pêcheurs qui jouent aux cartes dans la taverne enfumée du *Dragon* et vous pourrez vous faire une idée de ce que fut le véritable Ulysse ». Je pense aussi, avec Carlo Levi, que le pays perdu qui est le vrai sujet de son beau roman, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, s'enfonce dans la nuit des temps. Eboli (dont Ruy Gomez a tiré son titre de prince) est sur la côte, près de Salerne, là où la route quitte la mer pour foncer droit vers la montagne. Le Christ (c'est-à-dire la civilisation, l'équité, la douceur de vivre) n'a pu continuer sa marche vers les hauts pays de Lucanie, jusqu'au village de Gagliano, « au-dessus des précipices d'argile blanche », au creux de versants sans herbe, sans arbres. Là, de pauvres *cafoni* sont mis en coupe réglée, comme toujours, par les nouveaux privilégiés du temps présent : le pharmacien, le médecin, l'instituteur, toutes personnes que le paysan évite, qu'il craint, avec qui il biaise... Vendettas, brigandages, économies, outils primitifs sont ici chez eux. Un émigré peut revenir d'Amérique dans un village presque abandonné, porteur de mille nouveautés étrangères, d'outils merveilleux : il ne changera rien à cet univers archaïque, muré en lui-même. Ce visage profond de la Méditerranée, je doute que, sans l'œil du géographe (du voyageur ou du romancier), on puisse en saisir les vrais contours, les réalités oppressives.

II

Notre seconde entreprise — dégager au XVI^e siècle le destin collectif de la Méditerranée, son histoire « sociale » au sens plein — c'est, d'entrée de jeu et jusqu'à la conclusion, se heurter au problème insidieux et sans solution de la détérioration de sa vie matérielle, à ces multiples décadences en chaîne de la Turquie, de l'Islam, de l'Italie, de la primauté ibérique, pour parler le langage des historiens d'hier — ou aux ruptures et pannes de ses secteurs moteurs (finances publiques, investissements, industries, navigation) pour parler le langage des économistes d'aujourd'hui. Des historiens, nourris ou non de pensée allemande, ont volontiers soutenu — le dernier en date étant peut-être Eric Weber¹, disciple d'Othmar Spann et de son école universaliste — qu'il y avait un processus de la décadence en soi, dont le destin du monde romain donnait déjà l'exemple parfait. Entre autres règles, toute chute (*Verfall*), pour Eric Weber, serait compensée, ailleurs, par une montée contemporaine (*Aufstieg*), comme si rien ne se perdait dans la vie commune des peuples. On pourrait aussi bien parler des thèses non moins rigides de Toynbee ou de Spengler. J'ai lutté contre ces vues trop simples et les grandes explications qu'elles impliquent. Au vrai, dans lequel de ces schémas pourrait-on facilement inscrire l'exemple du destin méditerranéen ? Sans doute n'y-a-t-il pas un modèle de la décadence. Pour chaque cas particulier, à partir de ses structures de base, le modèle est à reconstruire.

Quel que soit le contenu que l'on donne à ce mot imprécis de décadence, la Méditerranée n'a pas été la proie facile et résignée d'un vaste processus de régression, irréversible et, surtout, précoce. Je disais, en 1949, que le déclin ne me semblait pas visible avant 1620. Je dirais volontiers aujourd'hui, *sans en être tout à fait sûr*, pas avant 1650. En tout cas, les trois plus beaux livres parus sur le destin des terres méditerranéennes au cours de ces dix dernières années, celui de René Baehrel à propos de la Provence, celui d'Emmanuel Le Roy Ladurie à propos du Languedoc, celui de Pierre Vilar à propos de la Catalogne, ne me contrediront pas. Il me semble que si l'on voulait reconstruire le nouveau panorama d'ensemble de la Méditerranée, après la grande rupture qui marque la fin de sa primauté, il faudrait choisir une date tardive, 1650 ou même 1680.

Il faudrait aussi, au fur et à mesure que les recherches locales permettront plus de rigueur, poursuivre ces essais de calculs, ces estimations, ces recherches d'ordres de grandeur auxquels je me suis livré, me rapprochant ainsi, plus que ne le disent ces tentatives très imparfaites, de la pensée des économistes préoccupés par des problèmes de croissance et de comptabilité nationale (chez nous François Perroux, Jean Fourastié, Jean Marczewski). Les suivre, c'est retrouver bientôt une évidence : à savoir que la Méditerranée du XVI^e siècle est, par priorité, un univers de paysans, de métayers, de propriétaires fonciers ; que les moissons et les récoltes sont la grande affaire, le reste une superstructure, le fruit d'une accumulation, d'un détournement abusif vers les villes. Paysans d'abord, blé d'abord, c'est-à-dire nourriture des hommes, nombre des hommes, c'est la règle silencieuse du destin à cette époque. A court terme, à long terme, la vie agricole commande. Soutiendra-t-elle le poids accru des hommes, le luxe des villes si éblouissant qu'on ne voit plus que lui ? C'est le problème crucial de chaque jour, de chaque siècle. Le reste, par comparaison, est presque dérisoire.

1. *Beiträge zum Problem des Wirtschaftverfalles*, 1934.

CONCLUSION

En Italie, par exemple, avec le xvi^e siècle finissant, un énorme investissement s'opère au bénéfice des campagnes. J'hésite à y voir le signe d'une décadence précoce ; c'est bien plutôt une réaction saine ; en Italie un équilibre précieux sera ainsi préservé. Équilibre matériel s'entend, car socialement la grande, la forte propriété impose partout ses ravages et ses gênes à long terme. De même en Castille¹. Les historiens nous le disent aujourd'hui, un équilibre matériel y a duré jusqu'au milieu du xvii^e siècle. Voilà qui modifie nos observations antérieures. J'avais cru ainsi que la crise courte et violente des années 1580 venait du simple retournement de l'Empire espagnol vers le Portugal et l'Atlantique. Explication « noble ». Felipe Ruiz Martin² vient de démontrer qu'elle n'est que le processus déclenché, avant tout, par la grande crise frumentaire des pays ibériques, avec les années 80 du siècle. Donc, en gros, « une crise d'ancien régime », selon le schéma d'Ernest Labrousse.

Bref, même pour l'histoire conjoncturelle des crises, il faudrait dire souvent : structure, histoire lente d'abord. Tout doit se comparer à ce plan d'eau essentiel, les prouesses des villes (qui, en 1949, m'ont trop ébloui : civilisation d'abord !), mais aussi l'histoire conjoncturelle prompte à expliquer, comme si elle remuait tout dans ses mouvements parfois très courts, comme si elle-même n'était pas commandée à son tour. En fait, de proche en proche, une nouvelle histoire économique est à construire, à partir de ces mouvements et de ces immobilités que la vie affronte sans fin. Ce qui fait le plus de bruit n'est pas le plus important, chacun le sait.

En tout cas, ce n'est pas avec le renversement de la tendance séculaire, lors des années 1590, ou avec le coup de hache de la crise courte de 1619-1621, que s'achèvent les splendeurs de la vie méditerranéenne. Je ne crois pas davantage, jusqu'à plus ample informé, à un décalage catastrophique des conjonctures « classiques » entre Nord et Sud de l'Europe et qui, s'il existe, aurait été à la fois le fossoyeur de la prospérité méditerranéenne et le constructeur de la suprématie des Nordiques. Explication double, doublement expéditive. Je demande à voir.

Cet écartèlement entre lenteurs et précipitations, entre structure et conjoncture, reste au cœur d'un débat qui est loin d'être conclu. Il faut classer ces mouvements les uns par rapport aux autres, sans être sûr, à l'avance, que ceux-ci ont commandé ceux-là, ou inversement. Les identifier, les classer, les confronter, premiers soucis, premières tâches. Malheureusement, il n'est pas question encore de suivre les oscillations globales des « revenus nationaux » aux xvi^e et xvii^e siècles, et c'est dommage. Mais on peut dès maintenant mettre en cause les conjonctures urbaines, comme l'ont fait Gilles Caster³, Carlo Cipolla et Giuseppe Aleati⁴, le premier en ce qui concerne Toulouse, les seconds Pavie. Les villes enregistrent dans leur vie multiple une conjoncture plus vraie, pour le moins aussi vraie que les courbes habituelles des prix et salaires.

Le problème finalement est d'accorder entre elles des chronologies contra-

1. Travail en cours.

2. Felipe RUIZ MARTIN, in: *Anales de Economia, segunda época*, juillet-septembre 1964, p. 685-6.

3. *Op. cit.*, p. 382 et sq.

4. « Il trend economico nello stato di Milano durante i secoli XVI et XVII. Il caso di Pavia » in : *Bollettino della Società Pavese di Storia Patria*, 1950.

Conclusion

dictoires. Ainsi comment oscillent, avec le beau ou le mauvais temps économique, les États et les civilisations, ces gros personnages, ces exigences, ces volontés ? J'ai posé le problème à propos des États : les temps difficiles favoriseraient leur avance relative. Pour les civilisations en va-t-il de même ? Leurs splendeurs surgissent souvent à contretemps. C'est à l'automne des États-villes, durant leur hiver même (à Venise et à Bologne) que fleurit une dernière Renaissance italienne. A l'automne des vastes empires de la mer, celui d'Istanbul, celui de Rome, celui de Madrid, que s'étalent les puissantes civilisations impériales. A la fin du xvi^e siècle, au début du xvii^e siècle, ces ombres brillantes flottent là où vécurent les grands corps politiques du milieu du siècle.

III

A l'échelle de ces problèmes, le rôle des événements et des individus s'ameuise. Question de perspective. Mais notre perspective est-elle juste ? Pour les événements, « leur cortège officiel auquel nous accordons la première place modifie très peu les paysages et presque pas du tout la structure fondamentale de l'homme ». Ainsi pense un romancier d'aujourd'hui, passionné de Méditerranée, Lawrence Durrell. Oui, mais comme me l'ont demandé des historiens et des philosophes : à ce jeu, que devient l'homme, que deviennent le rôle, la liberté des hommes ? Et d'ailleurs, m'objectait un philosophe, François Bastide, toute histoire étant déroulement, mise en œuvre, ne pourrait-on pas dire aussi d'une tendance séculaire qu'elle est « événement » ? Sans doute, mais, à la suite de Paul Lacombe et de François Simiand, ce que j'ai mis à part, dans cet océan de la vie historique, sous le nom d'« événements », ce sont les événements *brefs* et pathétiques, les « faits notables » de l'histoire traditionnelle, eux surtout.

Pour autant, je ne soutiens pas que cette poussière brillante soit sans valeur, ou que la reconstruction historique d'ensemble ne puisse partir de cette micro-histoire. La micro-sociologie, à laquelle elle fait penser, à tort je crois, n'a d'ailleurs pas exécrable réputation. Il est vrai qu'elle est répétition, alors que la micro-histoire des événements serait singularité, exception ; au vrai, il s'agit d'un défilé de « sociodrames ». Mais Benedetto Croce a soutenu, non sans raison, que dans tout événement — disons l'assassinat de Henri IV en 1610, ou, pour sortir plus franchement de notre période, l'avènement du ministère Jules Ferry en 1883 — se peut saisir l'ensemble de l'histoire des hommes. Celle-ci est la portée de musique sur quoi éclatent ces notes singulières.

Cela dit, j'avoue n'être pas très tenté, n'étant pas philosophe, de longuement discuter sur tant de questions qui m'ont été, et me seraient encore posées sur la portée des événements ou la liberté des hommes. Il faudrait s'entendre sur ce mot de liberté, chargé de sens multiples, jamais tout à fait le même au cours des siècles — et distinguer, au moins, la liberté des groupes et la liberté des individus. Qu'est-ce, en 1966, que la liberté du groupe France ? Qu'était exactement, en 1571, la liberté de l'Espagne prise en bloc, entendez son jeu possible, ou la liberté de Philippe II, ou la liberté de Don Juan d'Autriche perdu au milieu de la mer, avec ses navires, ses alliés et ses soldats ? Chacune de ces libertés me semble une île étroite, presque une prison...

Constater l'étroitesse de ces limites, est-ce nier le rôle de l'individu dans l'histoire ? Je n'en crois rien. Ce n'est pas parce que le choix vous est donné

CONCLUSION

entre deux ou trois coups seulement que la question ne continue pas à se poser : serez-vous ou non capable de les porter ? de les porter efficacement ou non ? de comprendre, ou non, que ce sont ces coups-là, et ceux-là seulement, qui sont à votre portée ? Je conclurai, paradoxalement, que le grand homme d'action est celui qui pèse exactement l'étroitesse de ses possibilités, qui choisit de s'y tenir et de profiter même du poids de l'inévitable pour l'ajouter à sa propre poussée. Tout effort à contre courant du sens profond de l'histoire — ce n'est pas toujours le plus apparent — est condamné d'avance.

Ainsi suis-je toujours tenté, devant un homme, de le voir enfermé dans un destin qu'il fabrique à peine, dans un paysage qui dessine derrière lui et devant lui les perspectives infinies de la « longue durée ». Dans l'explication historique telle que je la vois, à mes risques et périls, c'est toujours le temps long qui finit par l'emporter. Négateur d'une foule d'événements, de tous ceux qu'il n'arrive pas à entraîner dans son propre courant et qu'il écarte impitoyablement, certes il limite la liberté des hommes et la part du hasard lui-même. Je suis « structuraliste » de tempérament, peu sollicité par l'événement, et à demi seulement par la conjoncture, ce groupement d'événements de même signe. Mais le « structuralisme » d'un historien n'a rien à voir avec la problématique qui tourmente, sous le même nom, les autres sciences de l'homme¹. Il ne le dirige pas vers l'abstraction mathématique des rapports qui s'expriment en fonctions. Mais vers les sources mêmes de la vie, dans ce qu'elle a de plus concret, de plus quotidien, de plus indestructible, de plus anonymement humain.

26 juin 1965.

1. Cf. Jean VIET, *Les méthodes structuralistes dans les sciences sociales*, 1965.

ANNEXES